L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 13, RUE DU CHAPITRE.

NOUVELLE-ORLÉANS.

DIMANCHE MATIN, 1er JUIN.

Causerie Scientifique.

Je ne parlerai ni de la gelée, ni de la lune rousse, je ne donnerai pas de conseils aux vignerons dont les vignes ont été endommagées par les froids de ces derniers jours. Ils savent ce qu'ils ont à faire pour réparer le mal et déjà ils ont agi, si toutefois il fallait agir, car souvent le mal se répare de soi-même. Depuis que le monde est monde et que l'empereur Probus a acclimaté la vigne en France, ce n'est point la première fois qu'il gèle et que les vignes en souffrent. Les gens de la campagne, tout rontinliers qu'ils sont, savent observer et mettre à profit les leçons de l'expérience, surtout quand il s'agit de leur bien, connaissent très bien ce qu'ils doivent faire en pareil cas; ils le font au plus vite, sans s'inquiéter ni se décourager, sachant fort bien que la récolte peut être abondante et selon toutes les prévisions d'une qualité supérieure.

Quant à la lune rousse, on sait que ce n'est pas elle qui brûle et fait rousir les jeunes, frêles encore et délicates pousses des plantes. Le manque de nuages en est seul la cause. Ce rideau de vapeurs, faisant défaut pendant les nuits sereines où commencent du printemps, ne s'oppose point au rayonnement de la chaleur terrestre, et, pendant la nuit, le soleil n'étant plus là pour compenser par ses rayons les pertes de calorique que fait notre planète, il est tout naturel qu'il gèle à la surface du sol. La lune, la malheureuse lune, qui brille, puisqu'elle n'est point voilée par les nuages, n'est pour rien dans ce phénomène purement physique. Tout le monde sait cela. Mais on l'appelle lune rousse et on l'appellera toujours ainsi pour faire remarquer que, pendant son cours, les plantes peuvent être brûlées par la gelée et roussir.

Mais c'est assez que ce sujet familier à tous et devenu un lieu-commun banal. Deux expositions des races canines, dont l'une doit s'ouvrir bientôt aux Champs-Elysées; dont l'autre, plus sérieuse, plus complète, se prépare au Jardin d'Acclimatation du bois de Boulogne, et sera, si j'en jugeque les apprêts considérable qui sont faits, tout à fait digne des savants qui dirigent cet utile et admirable établissement, ces deux expositions, dis-je, me portent à écrire que quelques mots sur l'espèce du chien ne seront pas lui déplacés.

Qu'entend-on et que doit-on entendre par espèce? C'est là un point assez difficile à déterminer. On a défini: le dessus des volumes sans mettre d'accord les philosophes et les savants. L'espèce est-elle variable ou immuable? Les uns disent oui, les autres disent non, d'autres prétendent qu'il n'y a point d'espèce, qu'il n'y a que des individus; enfin on a tellement embrouillé la question, qu'on n'y saurait plus rien reconnaître. Pour moi, je n'en tiendrai à la définition de Buffon: "L'espèce est une succession constante d'individus semblables entre eux et capables de se reproduire," et je considérerai tous les chiens, chiens domestiques, chiens sauvages, loups, jackals, etc., comme une seule et même espèce, et non comme un genre. Je trouve qu'on abuse beaucoup, dans la science actuelle, des divisions et subdivisions; on érige les variétés en espèces, les espèces en genres, ceux-ci en familles, etc., de sorte qu'il s'établit une confusion intolérable dans toutes les parties de l'histoire naturelle.

Ce qui fait aux yeux d'un naturaliste la différence du loup et du chien, c'est, le croirait-on, la manière de porter la queue ou *tout*. La queue du loup est droite et traînante, celle du chien est relevée et recourbée. Je ne parle pas du caractère. Celui du loup est, à la vérité, peu sociable. Cependant on en a vu s'apprivoiser, s'attacher à leur maître, au point de ne laisser mourir de chagrin après l'avoir perdu ou en avoir été abandonné. En somme, il y a moins de différences entre le loup et un chien de berger qu'entre un grand danois et un petit kings-charles, et personne ne sera tenté de prendre ces deux chiens pour autre chose que des variétés d'une même espèce. Quant aux squelette, il est très près impossible au zoologiste le plus habile de s'y reconnaître. Cuvier lui-même s'y trompait.

Le chien, que Georges Cuvier rangeait parmi les mammifères carnassiers digitigrades et qui, pour Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, constitue la famille des Vulpiens, la cinquième du sous-ordre des carnivores, ordre des carnassiers, a quarante ou quarante deux dents: six incisives en haut et en bas, deux canines à chaque mâchoire, douze ou quatorze molaires inférieures, douze molaires supérieures. Il a cinq doigts aux pieds de devant et quatre aux pieds de derrière. Mais quatre doigts seulement posent à terre, le cinquième, le pouce, se trouve trop haut placé, ne touche pas le sol et reste toujours à l'état rudimentaire. Quelquefois les pieds de derrière ont chez les chiens domestiques cinq doigts comme les pieds de devant, mais c'est là une exception qui ne fait, analogue à celle qu'on remarque également chez certains individus qui ont un ou plusieurs doigts supplémentaires, soit aux mains, soit aux pieds.

Les ongles des chiens ne sont pas rétractiles comme chez les chats, ils ne servent que pour la locomotion, car le chien est un animal essentiellement archéen. Ses pattes musculeuses et fortes, sa poitrine ample, large et profonde, son ventre *creux* en font un coureur que rien ne lasse ni ne fatigue, et dont le fond est en quelque sorte inépuisable. Aussi que de prodiges ne raconte-t-on pas sur la rapidité avec laquelle des loups se transportent d'un endroit à un autre? Il est arrivé plus fois de faire vingt-cinq à trente lieues dans un jour. J'ai vu un chien de taille petite, oublié par son maître à Marseille, venir le retrouver à Paris, distantes de quinze jours. Il avait fait le trajet sans s'arrêter, mais s'étant sans relâche et le jour et la nuit. Aussi était-il épuisé en arrivant et ses pattes gonflées, usées, étaient-elles toutes sanglantes.

Les chiens sont nombreux à la surface du globe. On les trouve partout, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique et dans les îles océaniques, au pôle nordique bien qu'à l'équateur. Ils vivent partout, se transformant suivant l'altitude, la latitude et le climat subissant plus ou moins l'influence de l'homme, mais toujours semblables à eux-mêmes, jouissant d'un instinct de sociabilité évident, aimant passionnément la chasse et s'y livrant partout avec succès, même contre des grands animaux, tels que le tigre et le lion, que les dholes, ou chiens des Indes-Orientales, osent attaquer et intrépidement braver.

Ces chiens, de la taille du chien de berger, au pelage roux et brillant, à queue touffue, à la tête et au museau allongés, vivent à l'état sauvage dans l'Inde et l'Afrique méridionale. Ils chassent en troupes nombreuses les gazelles et les antilopes. S'ils rencontrent un lion, ils lui font face, et sûrs d'eux-mêmes à cause de leur grand nombre, ils l'attaquent, le harcèlent, l'étourdissent de leurs aboiements multipliés, triomphent de lui ou le forcent à la retraite ou à leur abandonner sa propre proie.

Les loups, qui dans nos contrées, à cause de la chasse ardente qu'on leur fait, vivent à l'état isolé, sont, dans d'autres pays, associés en grandes troupes. En Russie, par exemple, lorsque on leur fait la chasse, il est rare qu'ils se présentent solitaires, ils accourent sur les chasseurs en troupes de quatre ou cinq, quelquefois même plus nombreuses.

Cette chasse, fort dangereuse, se fait en traîneau, monté par quatre ou cinq chasseurs hardis et déterminés, sans compter le cocher, qui doit uniquement s'occuper des chevaux. On emporte avec soi un petit cochon de lait, à qui, lorsqu'on se trouve dans la forêt ou dans la steppe couverte de neige, ou sur la plaine solidifiée de la mer, on tourmente les oreilles pour le faire crier. Les loups, que la faim talonne toujours, excités par la présence de cette proie, apparaissent bientôt et suivent en courant, et d'un œil attentif, tout ce qui se passe à bord du traîneau, tout prêts à saisir l'instant favorable pour se précipiter sur le chasseur assez imprudent pour quitter l'équipage. On s'efforce de les séparer, pour ne les attaquer que successivement, et quand on en voit un à bonne portée du fusil, on le tire, prenant bien garde de le manquer, car alors les loups furieux peuvent fondre tous ensemble sur le traîneau et faire un mauvais parti aux chasseurs, c'est-à-dire les manger.

Ceux-ci, pour parer à cet incident plein d'émotion, maintiennent, tenant tout ouvert un fort couteau de chasse qu'ils devient, sans rien perdre de leur sang-froid, enfoncer solidement d'un seul coup dans la gorge du loup.

Parfois l'on doit s'abstenir de toute attaque, quand les loups sont en trop grand nombre. Contrairement au proverbe: "Une loupe ne se mange point entre eux," dès que l'un d'eux est blessé, ses compagnons, que l'odeur du sang affole, se jettent sur lui et le dévorent en un clin d'œil. Il faut alors comptant se hâter de tourner bride, parce que les loups sont d'autant plus subtil et que l'odeur du sang les fait accourir de toutes parts.

C'est un merveilleux spectacle que ces plaines immenses de la Russie, couvertes de perte de vue de neige blanche, immaculée, éclairée comme d'une lumière magique par les limpides rayons argentés de la lune, qui prêtent aux objets qu'on rencontre des proportions fantastiques, parce qu'on n'y est point habitué. A une heure du matin, heure la plus favorable à la chasse le silence de la nuit n'est troublé que par les hurlements lugubres des loups, qui s'avertissent et s'excitent les uns les autres et semblent se donner un mot de ralliement. Emporté rapidement par le traîneau ni bouge par sa course, qui ne fait qu'effleurer la neige durcie par la gelée, enveloppé dans des chaudes fourrures, on s'oublierait facilement dans une muette contemplation de ce tableau grandiose qu'on a sous les yeux, d'autant plus que le froid invite à l'abandonner à la torpeur délicieuse qui en naît alors tous les membres, si les yeux brillants, étincelants et fauves des loups, dont le corps se détache en noir sur la neige blanche, ne vous rappelaient à la réalité désagréable de la situation. Il faut alors en fuir au combattre.

D'où provient-il que les chiens domestiques? Y a-t-il un seul type qui a engendré tous les autres, comme le voulait Buffon, et qu'il voyait dans le chien de berger? Y en a-t-il plusieurs? Viennent-ils du loup et du jackal, ou d'une race actuellement perdue à l'état sauvage? C'est ce que je ne chercherai pas à déterminer. Je rappellerai que l'on trouve parmi les ossements fossiles des terrains tertiaires des ossements de diverses espèces de chiens.

Les uns désignent une race gigantesque, appelée par Cuvier de la taille d'un grand ours ou du plus grand tigre; les autres apparaissent à la hauteur plus petites, comme le chien. A ces espèces se rapporte le chien [illegible] ossements, trouvés dans les plâtrières des environs de Paris. Les progrès de la science ne peut qu'amener d'en découvrir un jour un nombre; on en découvrira encore qui bien près d'une espèce, qui, dans le présent, est trouvée en France, en Angleterre, en Suède, en Hongrie, en Brésil, etc. On peut donc croire que les mêmes, actuelle, descendent de ces ancêtres antédiluviens, véritable dédale de l'homme préhistorique. Il faut, dans ce cas, les rapporter à plusieurs types. Plusieurs auteurs sont de cet avis, entre autres Desmoulins, Hamilton, Bottard. Ce dernier, prenant en considération les innombrables variétés des chiens domestiques qui apparaissent tous les jours, pense que les variétés viennent du croisement des chiens sauvages entre eux et du chien domestique avec eux, dès point de l'homme, du climat. Mais il n'explique pas l'influence de ce dernier, il ne tentera bien-tôt de la [illegible] de chiens domestiques, et personne ne sera tenté de prendre ces deux chiens pour autre chose que des variétés d'une même espèce. Quant aux squelette, il est près impossible au zoologiste le plus habile de s'y reconnaître. Cuvier lui-même s'y trompait.

Le chien, que Georges Cuvier rangeait parmi les mammifères carnassiers digitigrades et qui, pour Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, constitue la famille des Vulpiens, la cinquième du sous-ordre des carnivores, ordre des carnassiers, a quarante ou quarante deux dents: six incisives en haut et en bas, deux canines à chaque mâchoire, douze ou quatorze molaires inférieures, douze molaires supérieures. Il a cinq doigts aux pieds de devant et quatre aux pieds de derrière. Mais quatre doigts seulement posent à terre, le cinquième, le pouce, se trouve trop haut placé, ne touche pas le sol et reste toujours à l'état rudimentaire. Quelquefois les pieds de derrière ont chez les chiens domestiques cinq doigts comme les pieds de devant, mais c'est là une exception qui ne fait, analogue à celle qu'on remarque également chez certains individus qui ont un ou plusieurs doigts supplémentaires, soit aux mains, soit aux pieds.

Les ongles des chiens ne sont pas rétractiles comme chez les chats, ils ne servent que pour la locomotion, car le chien est un animal essentiellement archéen. Ses pattes musculeuses et fortes, sa poitrine ample, large et profonde, son ventre *creux* en font un coureur que rien ne lasse ni ne fatigue, et dont le fond est en quelque sorte inépuisable. Aussi que de prodiges ne raconte-t-on pas sur la rapidité avec laquelle des loups se transportent d'un endroit à un autre? Il est arrivé plus fois de faire vingt-cinq à trente lieues dans un jour. J'ai vu un chien de taille petite, oublié par son maître à Marseille, venir le retrouver à Paris, distantes de quinze jours. Il avait fait le trajet sans s'arrêter, mais s'étant sans relâche et le jour et la nuit. Aussi était-il épuisé en arrivant et ses pattes gonflées, usées, étaient-elles toutes sanglantes.

Les chiens sont nombreux à la surface du globe. On les trouve partout, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique et dans les îles océaniques, au pôle nordique bien qu'à l'équateur. Ils vivent partout, se transformant suivant l'altitude, la latitude et le climat subissant plus ou moins l'influence de l'homme, mais toujours semblables à eux-mêmes, jouissant d'un instinct de sociabilité évident, aimant passionnément la chasse et s'y livrant partout avec succès, même contre des grands animaux, tels que le tigre et le lion, que les dholes, ou chiens des Indes-Orientales, osent attaquer et intrépidement braver.

Ces chiens, de la taille du chien de berger, au pelage roux et brillant, à queue touffue, à la tête et au museau allongés, vivent à l'état sauvage dans l'Inde et l'Afrique méridionale. Ils chassent en troupes nombreuses les gazelles et les antilopes. S'ils rencontrent un lion, ils lui font face, et sûrs d'eux-mêmes à cause de leur grand nombre, ils l'attaquent, le harcèlent, l'étourdissent de leurs aboiements multipliés, triomphent de lui ou le forcent à la retraite ou à leur abandonner sa propre proie.

Les loups, qui dans nos contrées, à cause de la chasse ardente qu'on leur fait, vivent à l'état isolé, sont, dans d'autres pays, associés en grandes troupes. En Russie, par exemple, lorsque on leur fait la chasse, il est rare qu'ils se présentent solitaires, ils accourent sur les chasseurs en troupes de quatre ou cinq, quelquefois même plus nombreuses.

Cette chasse, fort dangereuse, se fait en traîneau, monté par quatre ou cinq chasseurs hardis et déterminés, sans compter le cocher, qui doit uniquement s'occuper des chevaux. On emporte avec soi un petit cochon de lait, à qui, lorsqu'on se trouve dans la forêt ou dans la steppe couverte de neige, ou sur la plaine solidifiée de la mer, on tourmente les oreilles pour le faire crier. Les loups, que la faim talonne toujours, excités par la présence de cette proie, apparaissent bientôt et suivent en courant, et d'un œil attentif, tout ce qui se passe à bord du traîneau, tout prêts à saisir l'instant favorable pour se précipiter sur le chasseur assez imprudent pour quitter l'équipage. On s'efforce de les séparer, pour ne les attaquer que successivement, et quand on en voit un à bonne portée du fusil, on le tire, prenant bien garde de le manquer, car alors les loups furieux peuvent fondre tous ensemble sur le traîneau et faire un mauvais parti aux chasseurs, c'est-à-dire les manger.

Ceux-ci, pour parer à cet incident plein d'émotion, maintiennent, tenant tout ouvert un fort couteau de chasse qu'ils devient, sans rien perdre de leur sang-froid, enfoncer solidement d'un seul coup dans la gorge du loup.

Parfois l'on doit s'abstenir de toute attaque, quand les loups sont en trop grand nombre. Contrairement au proverbe: "Une loupe ne se mange point entre eux," dès que l'un d'eux est blessé, ses compagnons, que l'odeur du sang affole, se jettent sur lui et le dévorent en un clin d'œil. Il faut alors comptant se hâter de tourner bride, parce que les loups sont d'autant plus subtil et que l'odeur du sang les fait accourir de toutes parts.

C'est un merveilleux spectacle que ces plaines immenses de la Russie, couvertes de perte de vue de neige blanche, immaculée, éclairée comme d'une lumière magique par les limpides rayons argentés de la lune, qui prêtent aux objets qu'on rencontre des proportions fantastiques, parce qu'on n'y est point habitué. A une heure du matin, heure la plus favorable à la chasse le silence de la nuit n'est troublé que par les hurlements lugubres des loups, qui s'avertissent et s'excitent les uns les autres et semblent se donner un mot de ralliement. Emporté rapidement par le traîneau ni bouge par sa course, qui ne fait qu'effleurer la neige durcie par la gelée, enveloppé dans des chaudes fourrures, on s'oublierait facilement dans une muette contemplation de ce tableau grandiose qu'on a sous les yeux, d'autant plus que le froid invite à l'abandonner à la torpeur délicieuse qui en naît alors tous les membres, si les yeux brillants, étincelants et fauves des loups, dont le corps se détache en noir sur la neige blanche, ne vous rappelaient à la réalité désagréable de la situation. Il faut alors en fuir ou combattre.

D'où provient-il que les chiens domestiques? Y a-t-il un seul type qui a engendré tous les autres, comme le voulait Buffon, et qu'il voyait dans le chien de berger? Y en a-t-il plusieurs? Viennent-ils du loup et du jackal, ou d'une race actuellement perdue à l'état sauvage? C'est ce que je ne chercherai pas à déterminer. Je rappellerai que l'on trouve parmi les ossements fossiles des terrains tertiaires des ossements de diverses espèces de chiens.

Les uns désignent une race gigantesque, appelée par Cuvier de la taille d'un grand ours ou du plus grand tigre; les autres apparaissent à la hauteur plus petites, comme le chien. A ces espèces se rapporte le chien

FEUILLETON.

UN MARIAGE TRAGIQUE

PAR

ERNEST DAUDET.

XX.

OU EST RACONTÉE LA TRÈS VÉRIDIQUE HISTOIRE D'UNE DÉCLARATION DE GUERRE.

—Suite—

Audacieuse et déterminée comme un homme, Juliette, en d'autres temps, eût déclaré qu'elle voulait affronter le danger que signalaient les guides. Mais, en ce moment, les peines de son cœur lui apprenaient qu'elle était femme et qu'elle avait toutes les faiblesses de la femme.

—Je ferai ce que les autres feront, répondit-elle.

—M'est avis qu'il faut écouter les guides, dit prudemment Doralice, et nous en retourner.

—C'était bien la peine de venir jusqu'ici promener Mignotin, qui cependant ne désirait pas aller plus loin. Autant dire une partie manquée....

—Eh bien, elle ne le sera pas tout à fait! s'écria Moranoé. Nous ne gravirons pas les pics, puisqu'on tenait surpasser à de gravissimes ou bien nous irons jusqu'au lac du Crozet, et quand nous serons là, nous aurons vu ce qu'il y a de plus curieux à voir entre Bellegarde.

Cette proposition n'obtint ni l'adhésion de Mignotin ni celle de la marquise. La perspective d'un trajet de quatre heures ne souriait ni à l'un ni à l'autre.

—Je ne tiens pas à monter jusqu'au lac, dit Dorlion. J'attendrai ici le retour de ceux qui voudront y aller.

—Et je vous tiendrai compagnie, marquise, s'empressa d'ajouter Mignotin, pourvu qu'il ne m'arrive point de tête-à-tête avec mademoiselle Doralice.

—Ah! laisserez-vous partir seul avec les guides, mademoiselle? demanda Moranoé à Juliette.

Douloureusement impressionnée encore par l'odieuse découverte qu'elle avait faite dans la nuit, Juliette éprouvait une légitime répugnance à rester en tête-à-tête avec son père et la marquise. D'autre part, une excursion en compagnie de Moranoé ne lui souriait guère. Néanmoins, entre les deux partis qui s'offraient à elle, elle préféra celui qui l'éloignait du Dorlion.

—Je vous enverrai, monsieur, d'où mon père y consent, dit-elle à Moranoé.

—Assurément j'y consens! s'écria Mignotin, toujours en pensée qu'il allait enfin se trouver seul avec Doralice. Le comte aura soin de toi, j'en suis sûr, ma fille.

Mais Moranoé n'entendait pas la détention de Juliette l'avait bouleversé, comblé de joie. Il s'était pas bien heureux, une preuve d'amour. Entretenant d'ailleurs ses ordres aux guides, et prenant leurs préparatifs.

Quand ces préparatifs furent terminés, il dit: "Mes chères amies, Mignotin et Moranoé, précédés et suivis des guides, se mirent en route.

Ils cheminèrent d'abord ensemble. Ils étaient à pied l'un et l'autre. Leur marche à travers le sentier était difficile. Appuyé sur des bâtons ferrés, chaussés de sandales à semelles en bois, le gravissement présentait un certain [illegible]

Ils traversèrent une forêt de sapins qui s'étend au-delà des Granges de Freydières, et le torrent du Domenon.

Ce ravin, comblé par la neige, fut franchi facilement. Alors, s'offrit à leurs regards un immense plateau de rochers. Il n'y avait plus ni arbres, ni pâturages: mais une vaste plaine. Cet le col était formé de squelles blanchâtres, véritable désert à la physionomie lugubre, où n'apparaissait pas la main de l'homme.

L'imagination obsédée par des pensées cruelles, Juliette marchait pathétiquement, et en quelque sorte, elle, plus observer.

Moranoé respectait son silence; il admirait son énergie, sa vigueur, sa grâce. Il était sur elle, à la fois de deux regards enflammés, se disant que cette fière assaillant quand il se disait qu'il pourrait à contemplation le charmant spectacle à partager en double.

Au temps en temps, à la mesure qu'où s'élevait, apparaissait s'ouvrers les rochers, des brèches, dignement que permettait à Moranoé de jeter d'un [illegible] les immensités du Bréchemon, les [illegible] immenses immenses [illegible] qui ont [illegible] dans le [illegible] Mont-Blanc, d'un [illegible] au-dessus des nuages, le soleil [illegible] dans le ciel [illegible] d'un [illegible] ciel. On pouvait [illegible] complètement [illegible] vrai la surface du lac [illegible] et la petite [illegible] ravine d'arrêts, étant arrivée au terme de sa route. On marchait depuis deux heures.

—Nous n'irons pas plus loin, mademoiselle! dit le chef des guides, où s'appuyant Juliette. La route n'est pas sûre de l'autre côté du lac.

Une cabane d'abri est ici endroit, adossée contre le roc. La prudence des hommes y avait placé des blanches montagnes, et bientôt Juliette et Moranoé purent réchauffer leurs membres fatigués, à la flamme allumée par les guides.

Moranoé offrit, dans une tête-bêche disergeant, remède de vin d'Espagne à Juliette. Elle but et se sentit réformée. Elle put alors contempler Doralice qui, assoupie sur un tas de fougère, dormait d'un sommeil lourd, mais plein de rêves. Elle vit Mignotin, qui, tout en dormant, faisait des gestes comme pour [illegible] Elle vit Moranoé, qui, tout en dormant, faisait des gestes comme pour [illegible] Elle vit Moranoé, qui, tout en dormant, faisait des gestes comme pour [illegible]

—Je ne veux pas de vouloir bien m'écouter, mademoiselle, et surtout vous pénétrer de mes paroles. Elles sont l'expression d'une volonté qu'il ne me convient pas d'exprimer de nouveau, mais qui est inébranlable.

—Je vous écoute, monsieur.

—Nous vivons sur un malentendu, si vous avez pensé que j'ai renoncé au jeu, une heure, au bonheur de vous appeler ma femme. Ma résolution est aujourd'hui ce qu'elle était quand je vous ai ouverte, et mille puissance au monde ne saurait vous y soustraire. Vous m'opposerez.

Juliette le regarda sans répondre. Il reprit:

—Vous m'opposerez. Je le veux. Cela sera.

—Comment m'y contraindrez-vous? Parlez, monsieur. Faites-moi connaître par quel moyen on peut obliger une jeune fille à se lier pour la vie à un homme qu'elle hait?

—La frappant celui qu'elle aime.

Ce fut dit avec une brutalité qui ne laissait plus aucune place à l'espérance.

—Vous m'obligez à cet extrême parti, continua-t-il, et, pour vous sauver, je vous aurai vous vouliez m'échapper. Eh bien! vous ne m'échapperez pas. N'importe que vous ne l'ignoriez pas. Ce que je vous dis aujourd'hui, je le le jurerai jamais, ni de cela propos répugnant à un galant homme. Mais, du moins, vous serez avertie. Votre bonheur est dans vos mains. Soyez à moi de bien, et je vous ferai un sort que nul ne pourra être fait pour rendre une femme heureuse, je le ferai. Que si vous voulez résister, ce ne sera qu'au prix de votre renommée. Je ne vous ferai pas, comme vous faites vous porterez mon nom, et quand vous le porterez, j'aurai sur vous des droits telle que je saurai bien vous dompter.

—Mais c'est infâme! monsieur; et puisque vous me poussez aux partis désespérés, je les emploierai.

J'ai l'âge où la loi me fournis les moyens de rue scélérate à la tyrannie de son caractère, que malheureusement vous avez su convaincre.... Je fairai....

—Vous fairez! s'écria triomphalement Moranoé. C'est là ce que je vous attendais. Vous fairez! avec votre amant, sans doute, avec M. Roger Livric. Protégée par lui, vous irez vous réfugier dans quelque retraite. Je vous y suivrai. Je mettrai pire des sommations respectueuses.... Je connais tout cela et je l'ai prévu. Je vous ai qu'un mot à vous répondre. Aussi vrai que nous sommes ensemble en ce moment, aussi vrai que je vous aime, si vous tentez de m'échapper, je tuerai M. Roger Livric.

Il prononça cette menace, Moranoé s'était rapproché de Juliette, en baissant la voix. Elle tourna les yeux vers lui. S'il avait cru l'intimider, il s'était trompé. Comme si ce dernier fut rassuré par de telles paroles, elle se redressa, demeura quelques instants sans répondre; puis, elle lui dit:

—Ne menacez pas, monsieur, c'est inutile. Je vous ai clairement où vous voulez en venir. J'aime mieux cela. Je vous connais maintenant tout entier. Je me défendrai contre vos morsures. C'est la guerre que vous me déclarez; vous aurez la guerre.

Ce fut au tour de Moranoé d'être stupéfait.

—Quelle femme est-elle donc? pensait-il.

Jusqu'en moment où ils arrivèrent aux Granges de Freydières, ni l'un ni l'autre n'ouvrit la bouche. Leurs réflexions les absorbaient.

(*A continuer.*)

LOTERIES.

LOTERIE

—DE—

L'ETAT DE LA LOUISIANE

SUR LE

Plan de combinaisons.

TIRAGE TOUS LES JOURS.

GROS LOTS .....

PRIX DU BILLET:

$1 SEULEMENT

Parties de Billet en Proportion.

Plan de police:

Tirage tous les jours.

Médicaments.

NEW-FOUNDLAND BITTER.

On entend un cri universel pour condamner chaque et toutes les fois que le tout certaine le dyspepsie, en dévoue ses légères mais entre et les autres par l'insomnie est constipation et généralement. Il est dans d'une énergie vitale qui marque les [illegible] [illegible] Pepsine, le pancréas et le système [illegible]. Il ne vivifie le système de l'homme, [illegible] plus de puissance en système nerveux et augmente le [illegible] du sang. Il combat efficacité [illegible] grand remède de [illegible], et les [illegible] Il est [illegible] [illegible] [illegible]